

Melvin Charney
Hérouville-Saint-Clair

Melvin Charney and Catherine Millet

Number 41, Fall 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/9733ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)

1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Charney, M. & Millet, C. (1997). Melvin Charney : Hérouville-Saint-Clair. *Espace Sculpture*, (41), 13–15.



Hérouville-Saint-Clair

Melvin Charney & Catherine Millet

Chère Catherine,
Voici mon texte sur Hérouville-Saint-Clair. Il s'agit d'une histoire sur une commande publique : en 1993, le Frac Basse-Normandie me demanda d'étudier la possibilité de créer une œuvre d'art public à Hérouville-Saint-Clair, ville nouvelle située à la périphérie de Caen, en France. Je visitai le lieu à plusieurs reprises afin de l'observer en détail et constatai que ces séjours marquaient ma perception des villes contemporaines. Je me retrouvai aussi bien devant de nouveaux lieux déformés, vidés de tout contenu urbain que devant les traces des structures urbaines profondes des villes classiques ayant soutenu la formation de tout ce qui m'est familier à Montréal.

«Les villes sont en état de mutation constante, mutations qui les matérialisent en forme collective urbaine. Ce processus s'est accéléré au XX^e siècle. Le philosophe allemand Jürgen Habermas a parlé de la modernité de ce siècle comme d'un projet inachevé. Il n'avait que partiellement raison. La modernité est un projet sans fin. Ces questions appa-

raissent dans le projet d'œuvre *in situ* qu'on m'a demandé. J'ai trouvé Hérouville-Saint-Clair hors du courant dominant de l'histoire, mais en même temps un excellent exemple d'une périphérie qui éclaire la métropole : le rebord qui rend visibles les contours de nouvelles formations émergeant de l'effondrement des vestiges du rationalisme et des Lumières qui ont imprégné à un moment donné le modernisme...

À Hérouville-Saint-Clair, fondée au début des années soixante, nous avons un exemple d'urbanité moderniste s'appuyant sur le dogme des *Seidlungen* allemands des années soixante-dix, sortes de fragments d'un nouveau monde et de remparts contre les quartiers délabrés et malsains alimentés par le capitalisme, que l'on implantait aux abords des villes. Il s'agit également d'un exemple d'une projection radicale de la réunion édénique de constructions et de jardins, confiée quelque part entre des intentions sociales "bouffies" et des formations matérielles faibles. Il n'y a ni rues, ni maisons. Les habitants sont abandonnés sur des sentiers sillonnés dans les terrains en friche, qui les mènent à travers une indiscernable masse disparate d'ensembles

flottants. Ironiquement, cette ville, conçue au nom même de la social-démocratie, se retrouve privée de substance spatiale collective.

Aujourd'hui, trente ans après la fondation d'Hérouville-Saint-Clair, une sinistre orthodoxie néo-moderne s'y perpétue. Le site qui m'a été proposé pour une installation se trouve dans un secteur dit "centre-ville", entre les bureaux municipaux et un centre commercial. Mais de quel centre-ville s'agit-il? Il y a des champs, des vides, des bouquets d'arbres et d'étranges agglomérations de bâtiments, mais pas de "centre-ville". Le centre n'est qu'un nom sur une carte, sur une brochure publicitaire destinée au public. On trouve d'ailleurs dans ces brochures de nombreuses images de projets pour le site m'ayant été proposé, ce qui suscite l'attente d'événements immanents. En 1988, une "Tour européenne" haute de cent mètres fut suggérée pour le site. Le projet consistait en un collage vertical de trois bâtiments dissemblables empilés, défiant la pesanteur avec tout le panache des clichés modernistes qui reprennent les couvertures des magazines de science-fiction des années cinquante. La "Tour européenne", bien entendu, ne put être réalisée et le projet fut remplacé par celui d'un centre commercial : une construction basse enfouie sous un large toit en forme de cerf-volant "planant" au-dessus du site. S'ensuivit en peu d'années le projet récent consistant en un bâtiment à être enterré sous des monticules — à engouffrer dans les profondeurs utérines à l'origine de toute construction. Chaque projet comprenait des modifications du réseau routier entourant le site. L'infrastructure fut sans cesse déplacée, comme dans un tour de passe-passe qui accélérerait les transformations de la ville. Cet état de perpétuel devenir à Hérouville-Saint-Clair est cruellement rendu évident par la détérioration rapide des constructions récentes, qu'il s'agisse de la barrière de sécurité tordue d'une chaussée ou des murs décrépis d'un bâtiment décaféiné.

Melvin Charney, *Les Golems de la ville à la recherche des avenues et des places*, 1996-97. Acrylique et pastel sur montage d'impressions laser de photographies, montées sur carton. 76 x 101,5 cm.





Caen, dissipation de la forme urbaine. Photomontage, 1995.

Mon projet d'intervention vise l'absence de contenu urbain dans le domaine public ainsi que la matérialité éphémère de la ville. Le registre fondamental que je prends est le corps humain, dont le mouvement est à l'origine de la forme urbaine générée. Autrement dit, les gens que l'on peut voir passer ou s'arrêter pour bavarder dans les *no man's lands* interstitiels entre les bâtiments sont le point de départ de l'œuvre. Ces figures sont conçues pour ré-apparaître, plus grandes que nature, sous forme de constructions en acier inoxydable composées de fragments de bâtiments se dirigeant ou s'éloignant vers un site. Les figures sont mobiles et faites pour être déplacées d'un

endroit à un autre.

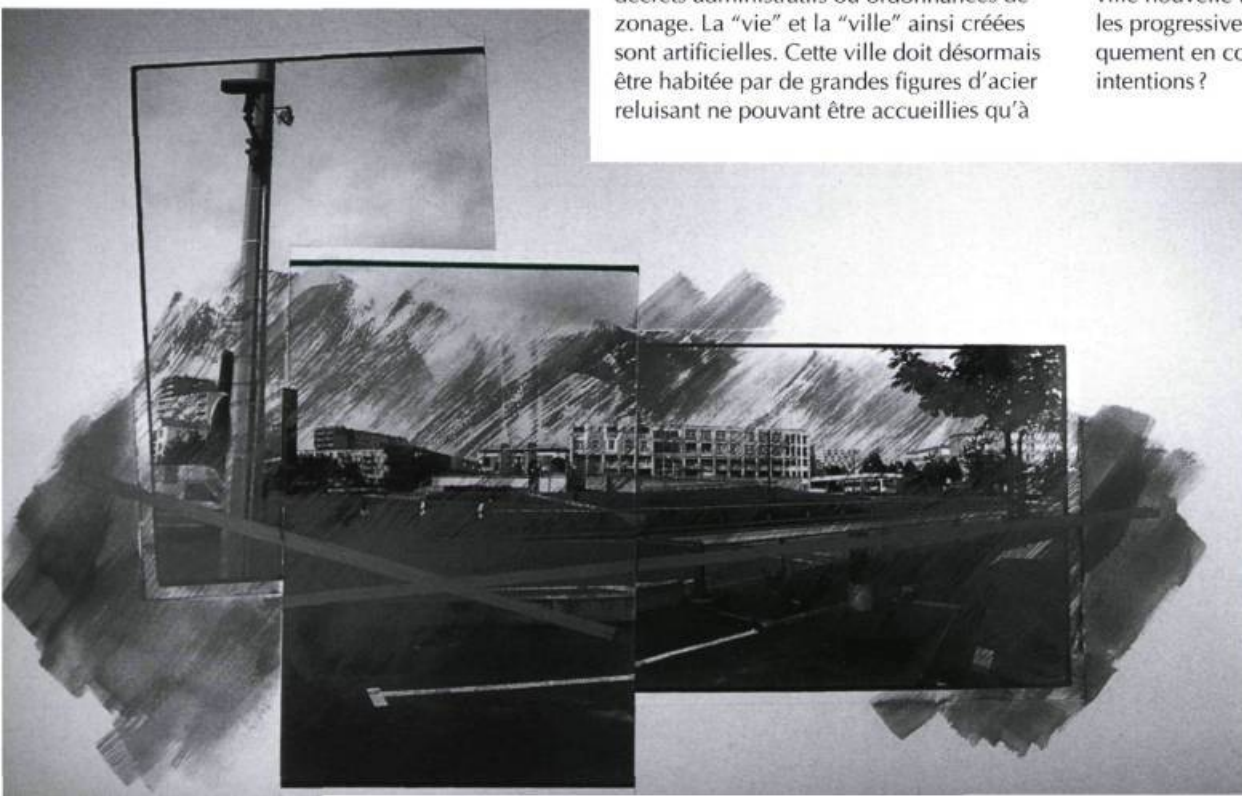
L'œuvre n'a donc pas de lieu spécifique. Les fragments sont à déplacer par intervalles, de lieu en lieu, afin de désigner l'emplacement d'une structure urbaine publique et d'évoquer l'attente de sa réalisation. Les lieux critiques sont identifiés par l'usage, par leur évocation de la présence d'une rue ou d'une place, par le croisement de deux rues. L'idée est de réinjecter de la substance collective urbaine dans une étendue dissolue.

Le slogan municipal qu'on voit à Hérouville-Saint-Clair, "Créer de la vie, pour créer la ville", est pris à la lettre, comme si la vie et une ville pouvaient voir le jour par décrets administratifs ou ordonnances de zonage. La "vie" et la "ville" ainsi créées sont artificielles. Cette ville doit désormais être habitée par de grandes figures d'acier reluisant ne pouvant être accueillies qu'à

l'extérieur des bâtiments et dans les lieux publics. Voici des Golems animés émergeant des tumulus boueux afin d'insuffler de la vie dans la ville.

Il n'y a d'autres sites urbains que ceux que nous imprégnons d'urbanité. Le contenu événementiel d'Hérouville-Saint-Clair est à transférer des édifices eux-mêmes aux interstices qui les séparent. La ville comme événement est à réinventer... »¹

Voici les questions clés à vous poser. Elles porteraient sur la confusion autour de la notion d'*art public*, sur la faiblesse de la plupart des réalisations faites sous cette appellation, autant que sur la question sociale : pourquoi une œuvre d'art, ou une ville nouvelle fondée sur des valeurs sociales progressives, se manifeste-t-elle physiquement en contradiction avec toutes ces intentions ?



Melvin Charney, *Emplacements à Hérouville-Saint-Clair* : angle de l'avenue de la Grande Cavée et du boulevard de la Valeuse, où il n'y a ni avenue ni boulevard, 1995. Acrylique sur photomontage, trois épreuves argentiques à la gélatine. 51 x 61 cm.



La reconstruction de Caen, 1951-1953, l'avenue du Six-Juin. L'effort d'après-guerre pour reprendre les formations classiques antérieures de la ville.

Cher Melvin,

Bien que je ne sois jamais allée à Hérouville-Saint-Clair, ton texte expliquant ton projet pour cette ville a rencontré beaucoup d'écho en moi. Il a fait naître quelques images de ces "déserts urbains". En tant que baby-boomeuse, j'ai grandi en même temps que s'élevaient ce qu'on appelait les "cages à lapins" de la Reconstruction. Si j'ai eu la chance de ne pas y clapir, je connais bien néanmoins ce dont tu parles, pour, à l'occasion, avoir joué avec les copines sur une dalle de béton et avoir regardé, de loin, la Maison des jeunes et de la culture locale.

Avant tout, je voudrais te féliciter d'avoir répondu à une commande publique avec le projet d'une "œuvre qui n'a pas de lieu spécifique". D'ailleurs, comment une œuvre pourrait-elle s'inscrire spécifiquement dans ce qui est moins un lieu qu'un "non-lieu", pour reprendre l'expression si juste de Marc Augé? Je pose la question, tout en sachant bien que beaucoup de gens aujourd'hui ne s'embarrassent pas pour y répondre (ou croire y répondre) de façon positive. La grande mode des œuvres dites "in situ", ou "site specific", repose sur cette illusion : que le bibelot artistique va donner quelque caractère au grand loft urbain. Si j'ose dire, tu ne marches pas dans cet arrangement-là. Tes Golems (que je m'imagine comme une famille cousine des colonnes dans le jardin du Centre Canadien d'Architecture, mais dont le rôle diffère : non pas de représentation allégorique, mais d'indexation), s'annon-

cent plus comme de sourds détonateurs que comme de tonitrnants décorateurs.

En te lisant, j'ai enfin compris une des raisons profondes pour lesquelles on se sent si mal à l'aise dans ces villes "en état de mutation constante". Après tout, pourquoi se sent-on oppressé dans ces espaces qui sont pourtant pensés en fonction de valeurs telles que celles d'ouverture, de liberté d'aller en tous sens, de visibilité, alors qu'on n'éprouve pas cette sensation dans les ruelles d'un mètre cinquante de large d'un village du Moyen-Âge? C'est qu'en dépit de leur sol bétonné ces espaces sont des sables mouvants. Tu signales qu'à Hérouville-Saint-Clair, plusieurs projets d'aménagement se sont succédés et qu'à celui d'une tour, succédèrent ceux d'une construction enfouie, puis d'un bâtiment enterré. En effet, bien souvent, le corollaire de ces vastes zones ouvertes, qui semblent n'opposer aucun obstacle aux déplacements des corps et des regards, est un intense grouillement souterrain. Sous la piazza, le parking. Et aussi, le centre commercial, le métro, voire des galeries d'exposition, etc. Comme il faut quand même ménager des puits d'aération, on y a mis au fond des cafétérias avec leurs "terrasses". Non loin de chez moi, ici à Paris, il existe une grande esplanade de béton. D'un côté, elle mène aux entrées d'immeubles auxquels on n'accède qu'en descendant par un escalier en colimaçon..., tandis que de l'autre elle surplombe un jardin, encaissé entre les immeubles, où sont les aires de jeux pour les enfants. Ceux qui ont rêvé de l'aire place nette à la surface de ce

monde s'y sont pris comme ceux qui font semblant de faire le ménage, ils ont tout fourré à la cave. Donc, on ne peut pas traverser ces cités propres, sans penser à tout ce refoulé que l'on piétine. Et il y va de notre survie de résister à une architecture dont la fonction semble ne plus être d'ériger, mais de nous tirer vers le bas.

J'ai particulièrement aimé ta conclusion. C'est vrai, il peut se produire un curieux renversement dans la dynamique d'une ville. Lorsque des projets d'édifices sont lancés puis abandonnés, ou lorsque des édifices à peine achevés changent brusquement de destination, ou lorsqu'on les repère mal dans leurs fonctions, parce que celles-ci sont multiples (ah, les "salles polyvalentes"!) ou parce qu'ils ne savent pas les exprimer, cet aléatoire engendre l'inertie alentour. Riegl déjà remarquait que nous n'aimions guère les bâtiments neufs trop vite dégradés en raison de la vision anthropomorphe que nous en avons. Nous avons besoin de nous identifier à ce qui perdure. Un urbanisme changeant produit des objets autour desquels, spontanément, nous dessinons un cordon sanitaire, à la fois pour ne pas accélérer leur dépérissement, et par peur de la contagion. Je souhaite qu'on se presse autour de tes Golems.²

NOTES :

1. Extrait du livre *RE:EVENTS Melvin Charney PARCOURS*, édité par le Frac Basse-Normandie et Distributed Art Publishers, New York.
2. Critique d'art contemporain et auteure de plusieurs publications, Catherine Millet est directrice de la Rédaction à Art Press.